



CHRONIQUES D'UNE
SORCIÈRE
D'AUJOURD'HUI
1. Isabelle

Angèle Delaunois

ÉDITIONS
MICHEL
QUINTIN

PROLOGUE

Depuis qu'on est revenus de Bretagne, je ne suis plus la même. J'essaie de vivre ma vie comme d'habitude, mais il s'est passé tant de choses étranges que je me traîne comme une âme en peine. J'ai du mal à encaisser tout ce qui nous est arrivé en quelques jours, tout ce que j'ai appris sur moi-même et sur les autres, tout ce que j'ai dû faire sans y être préparée. Max, mon frère jumeau, me regarde souvent comme une «bibitte» étrange. Pour la première fois de notre vie, je ne peux plus tout lui dire. Je crois que, sans s'en rendre compte, il ne me pardonne pas cette brisure dans notre complicité.

Ce n'était pas la première fois qu'on partait tous les deux, mais c'était sûrement la première fois qu'on allait aussi loin, Max et moi. On n'est pas des vrais jumeaux puisqu'on est fille et garçon, mais on a toujours été très proches et on s'est toujours compris au moindre clin d'œil. Maintenant, je crois qu'on s'est un peu perdus quelque part, sur une petite route de Bretagne.

Pourtant, tout avait super bien commencé. Le voyage au long cours idéal pour deux jeunes Montréalais de dix-sept ans comme nous.



Nos parents, Jacinthe et Pierre, sont tout ce qu'il y a de plus normaux. Ils sont profs tous les deux. Pas d'autre frère ni de sœur dans le décor. On est les uniques et préférés de nos parents. Tous les quatre, on habite un bungalow dans un quartier tranquille de Montréal, assez hideux, mais comme toutes les maisons de la rue sont à peu près semblables, on a fini par s'y habituer. Ma mère compense la laideur de l'environnement en bichonnant son jardin qui est vraiment formidable en toutes saisons, même en hiver. Ce qui est un exploit, on en est tous convaincus!

Dans notre famille proche, il y a quand même quelques spécimens humains intéressants qui ont contribué à façonner notre personnalité. Pierre

Legall, notre papa, est né en France. Sa mère est morte alors qu'il était encore tout bébé et notre grand-père Legall, pour échapper à son chagrin, a pris son gamin sous le bras et s'est embarqué pour l'autre côté du monde, dans cette Amérique française qu'il avait toujours rêvé de découvrir. Comme il ne s'est jamais remarié et s'est entêté à élever son fils seul, on se paie un petit accent français légèrement pointu et des tournures de phrases héritées du vieux continent. Ça nous a souvent valu des réflexions un peu acides à l'école, mais on s'en fout, Max et moi, parce qu'on a toujours trouvé que c'était un avantage d'être des «hybrides». Grand-papa Legall est mort il y a une quinzaine d'années et on n'a vraiment pas beaucoup de souvenirs de lui.

Du côté de notre mère, Jacinthe Dubois, une Québécoise pure laine, c'est assez intéressant aussi puisque ses deux parents sont des vedettes. Notre grand-père Théo est un photographe animalier célèbre qui a parcouru les deux hémisphères dans tous les sens afin de photographier les bestioles les plus rares. Je devrais plutôt dire «était» car Théo a mystérieusement disparu il y a huit ans, au cours d'un voyage en Afrique soi-disant sans histoire, comme il en avait déjà fait des dizaines. Aucune nouvelle de lui depuis... comme s'il s'était évaporé...

comme s'il avait tout d'un coup été rayé de la carte. Un vrai mystère qu'on n'a jamais accepté.

Ma grand-mère Macha, qu'on appelle affectueusement Mamicha, est une artiste peintre. Elle imagine d'étranges portraits de femmes entourées de fleurs, qui ne sourient jamais, et dont les yeux immenses obsèdent les spectateurs. Faut aimer! Mais comme elle expose ses tableaux dans les galeries les plus réputées des Amériques et de l'Europe et qu'elle en tire pas mal de dollars, on en conclut qu'il y a des amateurs pour ce genre de délire. Comme dirait papa, Mamicha est «un drôle de pistolet». Elle est un peu bizarre sur les bords et, avec ses cheveux roux, elle a l'air d'une sorcière irlandaise. Il paraît que je lui ressemble puisque je tiens d'elle ma tignasse poil-de-carotte et mes grands yeux qui hésitent entre le vert et le gris.

À part ça, notre vie quotidienne est sans histoire. Presque trop plate. Pas de drames à l'horizon, de cris, de menaces, de hurlements, de divorce sanglant... le calme, quoi! L'ennui, parfois. Il y a bien quelques coups de gueule de temps en temps, mais pas de quoi en faire une salade. Très tôt, nos «vieux», comme on les appelle pour les achaler, nous ont laissé la bride sur le cou. Rassurés parce qu'on était toujours ensemble, capables de se défendre l'un l'autre. On a presque toujours fait

ce qu'on a voulu. Max est baraqué comme un quart-arrière de football américain et ne se laisse pas piler sur les orteils. Comme il a vingt centimètres de plus que moi, je l'appelle souvent Big Max pour le taquiner. Ou encore, mon Maxou. Lui, il m'appelle rarement Isabelle, il préfère Isa ou Frangine. Quant à moi, j'ai la langue bien pendue et on ne peut pas me faire passer n'importe quel sapin. Ayant aussi hérité de la créativité de ma grand-mère, je trouve toujours LA solution ou LA répartie qui va nous tirer d'affaire.

Mon frère et moi, on a passé tous nos étés dans des camps de vacances. Des étés bénis. On adorait ça, on s'amusait tellement ! On a fait des petits treks en groupe, des excursions en kayak, du camping sauvage. Notre belle complicité s'est renforcée au fil des ans.

On a atteint nos dix-sept ans en avril dernier. Pour souligner dignement cet événement, on s'est planifié un premier voyage au long cours en France, le pays d'origine de notre grand-père. Chez nous, à part papa qui avait traversé la mer, mais qui n'en avait aucun souvenir, personne ne s'était encore aventuré de « l'autre bord ». C'était tout un défi ! Nos parents se sont un peu fait tirer l'oreille, mais pas bien longtemps. Ils nous ont donné leur bénédiction, à condition qu'on ramasse nous-mêmes

l'argent nécessaire au voyage et que ça ne nuise pas à nos études.

Max et moi, on a travaillé comme des débiles. Tondre des gazons, laver des vitres, garder des petits monstres, trimer au supermarché à placer des boîtes sur les étagères ou humidifier les salades, organiser une vente de garage, liquider sur Internet les vieux vinyles des parents... et j'en passe! On s'est privés de tout pour arrondir nos économies, mais on a réussi à accumuler deux mille dollars et quelques en six mois. De quoi se payer les billets d'avion les moins chers, plusieurs nuits dans des auberges de jeunesse les soirs où il ne serait pas possible de camper, nos repas, bien sûr, et quelques billets d'autocar ou de train quand on serait tannés de faire du pouce le long des routes départementales. On avait déjà tout le matériel de camping nécessaire, la tente, les sacs de couchage, le petit réchaud, de quoi faire la bouffe... C'était toujours ça de pris.

Restait à choisir l'itinéraire. On en a potassé un coup et on a eu du mal à se mettre d'accord. Au début, Big Max voulait absolument passer par Paris et aller ensuite faire de l'escalade dans les Alpes. C'était pas mon truc! Moi, j'avais lu un livre sur les Cathares. J'aurais aimé descendre vers le Sud de la France et visiter les citadelles vertigineuses des

Parfaits, ces châteaux impossibles, perchés sur des pics imprenables entre le ciel des anges et la terre des brutes. Et puis, on n'avait pas assez de sous pour se payer Paris. Trop de choses à voir, trop de tentations à la fois. On ne pouvait pas tout faire. Pas question de cultiver des frustrations.

Finalement, on s'est mis d'accord sur la Bretagne. C'est dans cette province que notre grand-père paternel est né. On allait donc faire une sorte de pèlerinage, de retour aux sources, et découvrir par la même occasion la terre de Merlin, de la fée Viviane, du roi Arthur et des chevaliers de la Table ronde. Notre adolescence avait été envoûtée par les exploits de Lancelot, par la passion brûlante de Tristan pour son Iseult. La forêt de Brocéliande, les landes des Korrigans, le souffle des druides dans les chênes centenaires, les fées des fontaines, les vieux calvaires de pierre aux carrefours des routes, tout cela existait encore s'il fallait en croire les guides touristiques. Sac au dos, on allait marcher dans les pas de héros plus magnifiques encore que leurs légendes. On allait retrouver leurs amours et leurs quêtes. On allait se baigner dans les eaux mystérieuses qui les avaient baptisées. Quelque part, on espérait en revenir meilleurs. Ayant effleuré leurs gloires, on espérait en sortir grands. Au moins un peu ! Est-ce que je sais, moi !

On voyage autant avant, à tout préparer, à essayer de tout prévoir, et ce temps de l'attente et de tous les espoirs est béni. Finalement, le jour du départ est arrivé. Même si on pensait qu'il ne se pointerait jamais. Quinze jours de voyage! Juste Max et moi. Notre itinéraire était fin prêt. Ça donnait à peu près ça :

Arrivée à Nantes. Deux jours d'exploration.

Prendre l'autobus pour Saint-Nazaire.

Visiter La Baule, Guérande, les marais salants, l'étang de la Brière;

Vannes, la vieille ville, Belle-Île-en-Mer (si on a le temps);

Quimper, Saint-Brieuc, Perros-Guirec.

Au retour vers Nantes, s'arrêter au Pays de Brocéliande.

Budget (responsabilité de Maxime): 1 000\$ (sans compter les billets d'avion).

On devrait y arriver mais faudra pas faire de folies.

Moyens de transport locaux: en autocar de campagne, en train et sur le pouce (en dernier recours et sans le dire à papa).

Durée du voyage: 15 jours, porte à porte, du 2 au 17 juillet.

Pour Max et moi, c'était vraiment le bonheur, LA grande aventure qui commençait. On ne pouvait pas savoir à quel point!